M. LE PLAY

" LA PAIX SOCIALE "

En rentrant à Paris, j'apprends la triste nouvelle : M. Le Play est mort ; cette grande intelligence s'est éteinte. Cette belle et paisible lumière qui brillait au milieu de nos ténèbres vient de disparaître.

Quelques intéressants que soient les projets de M. de Freycinet, les décrets de M. Ferry et les discours de Gambetta, je demande au lecteur de lui parler de ce grand mort.

Et d'abord, que je dise comment je l'ai connu.

C'était à la fin de 1871 ; à cette époque néfaste qui nous a menés directement où nous sommes aujourd'hui. J'étais encore moins attristé par nos malheurs que dégoûté par le spectacle qu'offrait l'Assemblée.

Depuis un an je ne vivais qu'au milieu des mécontentements et des rivalités, au milieu des ambitions et des compétitions. Depuis un an, je ne voyais que de petits hommes et de petites choses... quand une lettre m'arrive, m'assignant un rendez-vous place Saint-Sulpice.

Je n'avais jamais lu aucun livre du maître. Pour moi, M. Le Play était l'organisateur de l'Exposition universelle, mais la " Paix Sociale " m'était absolument inconnue.

Je me rends place Saint-Sulpice, je monte l'escalier sévère de ce paisible hôtel, j'entre dans ce grand salon si connu des fidèles.

Près de la cheminée j'aperçois un vieillard de petite taille, au regard étincelant, qui me tend la main et, sans préambule, sans phrases inutiles, me montre du doigt une table où des livres sont rangés dans un ordre parfait.

" Jeune homme, me dit-il, vous voyez là trente années d'études, d'observations et de voyages. Ce grand in-folio, qui est près de la muraille, en a été le premier résumé ; mais n'ayant pas tardé à reconnaître que c'était trop lourd pour les estomacs français, j'ai réduit l'œuvre en ses trois volumes que vous voyez ici... Puis, m'étant de nouveau aperçu que mes concitoyens ne pouvaient le supporter, j'ai condensé les trois volumes en un seul, jusqu'au jour où j'ai résumé le livre en cette brochure, qui, elle-même, a été réduite à ces quelques pages.

" Vous, faites le contraire ; commencez par ces pages ; et, si vous pouvez les supporter, passez à la brochure, puis vous remonterez aux volumes..."

Je veux répondre par quelques politesses banales ; je dis que très certainement je lirai ces livres avec beaucoup d'intérêt, que je reviendrai place St-Sulpice...

Il m'arrête d'un geste et, avec une douceur et une autorité que je n'ai jamais rencontrées dans ma vie, il me dit : " Pas de phrases inutiles, la vie est courte.

Nous nous reverrons si, pour le bien de notre cause, nous y trouvons tous deux notre intérêt. Les rapports des hommes entre eux, quand ils ne sont ni parents, ni amis, sont les intersections de deux intérêts, comme un point est l'intersection de deux lignes. Nos monuments sont précieux, écoutez bien ce que je vais vous dire." Et avec cette parole sobre et nerveuse qui lui était particulière, il me fait le résumé de sa vie et de ses ouvrages.

" Voyez-vous, me dit-il, autrefois je suis parti à travers l'Europe : allant jusqu'à ces régions de l'Asie qui sont comme le grand réservoir du genre humain.

" Et après vingt-quatre années d'études et de voyages, je me suis convaincu qu'il y avait certaines basses sur lesquelles reposaient toutes les sociétés humaines, celles de l'Orient comme celles de l'Occident ; celles de l'antiquité comme celles du moyen âge.

" Partout, chez ces peuplades que nous appelons sauvages comme chez ces peuples que nous appelons barbares, j'ai trouvé une organisation basée sur la nature des choses, sur les mœurs, sur le climat, avec le respect de la religion, de la coutume et des autorités sociales..."

" Nous, peuple de la révolution, nous sommes les seuls sur le globe, dans le passé aussi bien que dans le présent, qui ayons l'espérance de vivre, après avoir détruit Dieu, la famille et la tradition.

" Il nous reste les apparences trompeuses d'une brillante civilisation ; mais au fond, la vie de la nation est atteinte dans ses sources mêmes, et ces peuplades qui vivent de pêche et de chasse, et que nous traitons avec dédain, ont devant elles l'avenir, tandis que nous sommes frappés à mort.

" Cette guerre sociale, que nous cherchons à combattre, ne fera que grandir, parce qu'elle est fatale. Elle est, non pas dans les hommes, mais dans les choses. Nous pourrions réunir des armées, nous pourrions faire de terribles exécutions, déporter, emprisonner, fusiller... le mal renaîtra toujours, car le mal est en nous !

" Nous avons déjà renversé onze gouvernements et créé une vingtaine de constitutions : nous pourrions renverser et créer, sans termes et sans repos ; tant que nous aurons le même peuple, nous aurons les mêmes mœurs.

" C'est donc dans ce peuple, et non dans ses gouvernements, qu'il faut chercher la vraie cause du mal ; car, sans nier leurs fautes, on peut dire que ces gouvernements ont moins failli en abusant de leur principe qu'en s'inspirant des erreurs mêmes de la nation.

" Et ce mal vient, avant tout, de deux choses : l'anéantissement des coutumes, auxquelles notre pays a dû sa grandeur et sa force, et la disparition d'une classe dirigeante, classe sans laquelle aucune société n'a jamais pu vivre.

" A la place de lois violentes, proclamées en un jour de révolution, par des hommes sans passé, il y avait autrefois la Coutume, née de la force des choses ; du climat, des mœurs, du caractère des habitants ; transmise par la tradition et conservant sans effort les croyances, les idées, les pratiques établies à l'atelier et au foyer des ancêtres.

" Les familles, réunies par groupes, étaient elles-mêmes protégées par les autorités sociales qui, ayant reçu de Dieu la richesse, l'intelligence ou le talent, gardaient religieusement la coutume des ancêtres et la transmettaient aux descendants.

" Aujourd'hui, les individus sans traditions, sans groupes, sans protection, ayant perdu la coutume et n'étant plus dirigés par les autorités sociales, sont livrés à un abandon, cause de tous nos malheurs.

" A aucune époque, dans aucune contrée, il n'y a eu d'exemple d'un pays pouvant vivre dans de pareilles conditions. Aussi, les ouvriers que nous appelons des révoltés, sont-ils des abandonnés, qui, fatalement, doivent faire ce qu'ils font aujourd'hui.

" La société n'étant plus maintenue en ordre par l'autorité du père sur la famille, du maître sur les serviteurs, du patron sur les ouvriers, du citoyen le plus digne sur ses concitoyens, les ouvriers se sentant sans protection et sans appui, s'agitent éternellement pour échapper à ces maux et retrouver la sécurité. Egarés, ainsi que les patrons, et cherchant le remède en dehors de la coutume, ils s'épuisent en essais impuissants et en vagues aspirations vers un ordre de choses impossible et inconnu ; vers une transformation ou un renversement de la société que de misérables révolutionnaires leur promettent sans terme et sans repos.

" Quand on accuse la Révolution de tout le mal, il remonte bien au delà.

" Après des alternatives de réformes et de décadences trop longues à dire ici, et qui se sont succédées depuis le moyen âge, je vois l'origine immédiate de tous nos maux dans la monarchie absolue de Louis XIV, qui, au lieu de suivre les admirables traditions d'Henri IV, détruisit nos institutions, porta les premiers coups aux classes dirigeantes, empiéta sur les libertés de la noblesse et du clergé, et propagea ainsi cette triste égalité qui se produit par voie d'abaissement.

" Désormais, les traditions indispensables à la vie journalière d'une société disparurent avec les nobles, les prêtres, les magistrats qui, au milieu de la corruption du siècle, s'étaient montrés fidèles à la religion, à la coutume et à la monarchie.

" Les autorités sociales, privées de leur pouvoir légitime par les empiétements des fonctionnaires, n'eurent plus la force de supprimer les attentats commis contre la Constitution nationale. Et la France, ainsi faite par Louis XIV, fut prête pour le despotisme de la Convention et des Bonaparte.

" Dès lors, nos Assemblées démocratiques furent conduites à s'appuyer sur les individualités les moins estimables : notabilités scandaleuses du clergé, légistes et lettrés corrompus... enfin, tous ces hommes violents, habiles à soulever dans les rues les passions populaires, et qui, depuis quatre-vingts ans, agitent notre malheureux pays.

" Dès lors se perdit en France le respect de Dieu, du père et de la femme.

" Dès lors il n'y eut plus que des familles sans foyers, des ouvriers sans patrons, une société sans autorités sociales, un pays sans coutume, des richesses sans devoirs, c'est-à-dire le chaos, et, à travers ce chaos, l'envie et la haine fatalement déchainées.

" Voyez-vous, les temps sont graves. Je l'ai dit à l'empereur devant M. de Morny : " Sire, on vous trompe. Votre empire mourra de deux choses : le suffrage universel et la théorie des nationalités.

" Les nationalités vous conduiront à ceci : que l'Alsace sera Allemande.

" Et le suffrage universel vous conduiront à ceci : que le palais où je vous parle, sire, sera sans doute détruit."

Pour moi, je ne saurais dire ce que j'éprouvais en écoutant cet homme extraordinaire.

On le sait, arrivé à un certain point de la vie, il est rare que, dans l'ordre politique et social, des idées nouvelles puissent nous apparaître.

En dehors de la science, ce qu'on appelle des idées nouvelles, ce sont des idées déjà connues, présentées sous une autre forme, placées dans un nouveau cadre, éclairées d'un certain rayon.

Or, pour la première fois, il m'apparaissait des horizons nouveaux, que je n'avais même pas encore soupçonnés.

Celui qui m'y conduisit n'avait certes pas cherché à y attirer le voyageur. Le chemin était âpre et rude ; on n'y voyait ni une fleur ni un brin d'herbe... Pas de halte possible, et, jusqu'au sommet, l'auteur n'avait pas daigné y faire passer le moindre rayon de soleil...

Mais quelles surprises ! Mais quel horizon !... Habitué que j'étais aux petites idées de nos petits politiciens de Versailles, quelle stupeur d'entendre un pareil langage !

De suite, je m'étais mis à lire les fameux volumes. Selon l'ordre du maître, " j'avais remonté."

J'avais remonté de la brochure à la Paix sociale—de la Paix sociale à l'Organisation du travail—de l'Organisation à la Famille—de la famille à la Réforme—de la Réforme aux " Ouvriers européens."

Chemin rude et superbe qui m'avait fait connaître tous les enthousiasmes et tous les dérangements.

Mais, une fois la route parcourue, j'avais compris certaines paroles qui m'auraient singulièrement surpris jadis. J'avais compris le sceptique Sainte-Beuve disant : " Il n'existe pas de plus belles pages de moralité sociale et politique." J'avais compris le chrétien Montalembert s'écriant : "... Je m'imbibe goutte à goutte de l'œuvre de M. Le Play, à raison de quatre pages par jour ; et je n'hésite pas à proclamer que cet homme a fait le livre le plus fort de notre siècle !"

Malheureusement, quand je voulais communiquer mes impressions aux lecteurs, j'étais absolument impuissant.

D'ordinaire, quand nous prenons un livre, nous nous donnons la satisfaction d'en souligner certains passages ; véritable hommage rendu à notre intelligence, qui aime à se dire comme l'abeille : Voilà le butin que j'ai su recueillir, et tout le reste est à laisser...

Or, ici, rien de semblable ; lorsque je m'étais mis à la besogne, grand avait été mon étonnement de voir que dans le premier chapitre, j'avais souligné toutes les pages, et que, dans chaque page, j'avais marqué toutes les lignes.

La fatigue est d'autant plus grande que l'on n'y trouve pas, comme dans les livres ordinaires, ces remplissages, ces développements inutiles, ces digressions légères, où l'esprit se repose et se détend, après les pages trop nourries.

Dans l'œuvre de M. Le Play, ni repos, ni relâche ; quelque chose de condensé, de substantiel, comme ces extraits Liebig qui nous viennent d'Amérique... des idées qui se présentent coup sur coup, aussi pressées qu'elles sont rigoureusement coordonnées.

Là, la critique n'a pas la joie d'éclairer les parties saillantes. Nulle saillie, nul point lumineux. Dans cette vaste étendue, tout est également en relief, tout est rangé dans le même ordre implacable, comme le serait un immense damier. Si on veut en extraire une idée, on arrache du même coup toutes les autres, qui viennent fatalement à la suite, tellement liées ensemble qu'on ne peut en détacher aucune.

Maintenant, si d'un mot on veut définir la doctrine de M. Le Play, on peut dire que c'est la condamnation absolue du rôle politique des classes dirigeantes en France.

C'est la doctrine large et magnifique de la régénération sociale et religieuse opposée à l'esprit de division, à l'esprit de coterie et à la guerre intestine qui nous a perdus.

Aussi, les conservateurs ne s'y sont pas trompés. Les uns après les autres, tous venaient place Saint-Sulpice, tous écoutaient cette parole... Un instant ils restaient frappés de la grandeur de la doctrine... puis peu à peu, ils désertaient la maison de ce grand penseur pour retourner à leurs luttes et à leurs compétitions.

Et, en effet, qu'est-ce qui pouvait les attacher là ?

A Versailles, c'était bien mieux ! Les légitimistes pouvaient dire que tout le mal venait des orléanistes. Les orléanistes pouvaient s'en prendre aux bonapartistes. Les bonapartistes aux républicains. Les républicains aux catholiques ; les catholiques aux protestants...

Avec M. Le Play, c'est impossible, M. Le Play disait : " Le mal n'est pas chez les autres, il est en vous.

" Ce n'est pas l'Empire qui a corrompu la France ; c'est la France qui, par sa corruption, a mérité d'avoir l'Empire.

" Ce n'est pas la République qui désorganise la France ; c'est la France qui, par le suffrage universel, a mérité d'avoir la République..."

Le moyen de supporter de pareilles doctrines ! Aussi, après avoir consacré quelques lignes à l'œuvre de la paix sociale, chacun de nos politiciens désertait un temple où il n'y avait nul aliment pour ses passions.

C'est lorsque cette désertion a commencé que j'ai le plus admiré M. Le Play. Au lieu de se laisser influencer par l'opinion, il a continué paisiblement son œuvre, sans un instant d'amertume, parce qu'il était sûr d'être dans le vrai.

J'allais souvent dans cette maison bénie, c'était pour moi un grand spectacle que ce vieillard entouré de sa famille, instruisant les jeunes gens et leur enseignant " la vérité."

A mesure que je trouvais les hommes de notre époque plus petits, je trouvais cet homme plus grand.

Aujourd'hui, je n'ai que le temps de jeter ces quelques lignes à la hâte. Mais le lecteur me pardonnera de revenir sur ce sujet.

J'expliquerai alors comment il a manqué une seule chose à ce grand penseur, c'est un écrivain médiocre pour vulgariser ses idées.

SAINT-GENEST.